

# Croquis de chez nous : le sérum de vérité

Autor(en): **Beauverd, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le nouveau conteur vaudois et romand**

Band (Jahr): **76 (1949)**

Heft 11

PDF erstellt am: **11.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-227017>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CROQUIS DE CHEZ NOUS*Le sérum de vérité*

par Pierre Beauverd

— Donc, expliquait Justin, qui a passé par Marcelin, on vous fait une injection d'un liquide absolument inoffensif d'ailleurs, et ça y est ! Vous avez les méninges paralysées, vous devenez clair comme une eau de roche ! On vous pose des questions, et vous répondez par la vérité, rien que la vérité. On lit dans vos pensées comme dans un livre !

— Diable ! fit Lorel, qui est député, et tu oses appeler cette drogue un liquide inoffensif ? Qu'est-ce qu'il te faut ! Depuis l'invention de la poudre à canon, on n'a pas fait pire ! Non, mais tu vois ça ! La vérité, la vraie, la toute vraie... On serait, ma foi, joli, si cette histoire s'implantait dans nos mœurs !

Il y eut un silence qui se prolongea en échos doucement amortis sous la voûte de la cave où se tenait le palabre. Chacun, considérant pour son propre compte les propos du député, imaginait, non sans horreur, à la lumière de sa conscience, ses petites combinaisons démasquées : ménage, sociétés, politique, affaires, justice... quel gâchis ça donnerait ! Justin rassura tout le monde :

— Oh ! il n'y a rien à craindre pour l'instant, les avocats et les juges sont « contre ».

— Et pour cause ! reprit Lorel, le droit de mentir, ça fait partie de la « dignité de la personne humaine », qu'ils prétendent. En réalité, c'est leur bifteck qu'ils défendent, plus que la dignité humaine...

Le père Henri, propriétaire de la cave où nous étions descendus n'avait encore

rien dit. Il se tenait debout, le dos légèrement voûté appuyé au chêne roux d'un tonneau de douze cents litres, et une de ses mains caressait le robinet de métal dont il tirait de temps en temps un jet ambré et parfumé pour remplir le petit verre qu'il nous tendait à tour de rôle. Je voyais son profil éclairé de plein fouet par une lampe balladeuse accrochée au plafond parmi les araignées et, entre des rides curieuses, son œil luisait de malice. Personne ne soufflait mot ; alors, il se décida :

— Mais dites voir : votre machin, votre sérum, quoi, c'est de la vieille histoire ! Justin se révolta :

— Je vous assure que le penthotal...

Le père Henri lui coupa la parole :

— Le pentho... Ah ! oui, c'est le nom de ton fameux produit ! Eh bien ! non, Justin, tu n'as pas de quoi monter sur tes grands chevaux, il n'y a rien de nouveau sous le soleil !

Le député avait froncé le sourcil. Il ne recherchait pas spécialement la contradiction, le premier souci d'un élu étant de ménager ses électeurs. Mais la vérité est la vérité, le progrès est le progrès ! Doucement, il insinua :

— Admettons que tu aies en partie raison. Pourtant, dans ce domaine comme dans celui de la lutte contre les parasites, il faut reconnaître que la chimie...

— Bon ! fit Henri, voilà le député qui s'en prend ! Si vous me laissez vous expliquer mon idée jusqu'au bout.

— Ah ! concéda Lorel, si tu as ton idée, alors c'est différent ! Vas y, on t'écoute.

— Eh bien, toi-même, il t'est arrivé de faire partie de commissions, au Grand Conseil ? Commission de gestion, commission de ci, commission de ça ? Et d'y rencontrer des oppositions, des durs à cuire que tu n'arrivais pas à amener à composition ?

— Certes...

— Souvent, je parie, c'était des gaillards avec qui tu aurais pu facilement t'entendre, mais il régnait un « malentendu » entre vous. Ouais ! un malentendu, en l'espèce, c'est quelque chose qu'on cache à quelqu'un, ou bien que quelqu'un nous cache. Une sorte de mensonge, quoi ! Une fois le malentendu dissipé, c'est à dire une fois que tu sais exactement ce que ton bonhomme a dans le ventre, les choses s'arrangent toutes seules !

— Parbleu...

— Eh bien ! comment est-ce que tu t'y prends, pour amener ton gaillard à vider son sac ?

— Ma foi... en politique...

— Eh ! dis donc, si c'est tout ce que tu as appris au cours de tes deux ou trois législatures, pas la peine d'insister... Le moyen, il est vieux comme le monde !

Justin, que ces propos agaçaient, et qui brûlait visiblement de montrer plus à fond son savoir, voulut railler :

— On lui applique votre sérum de vérité, père Henri !

— Parfaitement juste, Justin !

— Et ce produit, vous l'appellez ?

— Comment je l'appelle ? Ma foi, vous êtes bien naïfs ! Et alors ça ?

Le père Henri avait pointé son index dans la direction d'un antique tonneau où un ciseau malhabile avait gravé des caractères. Sous la patine des années, on pouvait encore lire : *IN VINO VERITAS*.

Tout le monde éclata de rire. On n'a pas besoin d'être allé à l'école de Cicéron

pour comprendre certain latin ; il y a des mots qui parlent. Le député avait hoché la tête :

— Ce père Henri !... C'est pourtant vrai !

— Et tellement simple, qu'on le faisait sans y penser !

Le maître de céans reprit :

— Tu te souviens, Lorel, quand j'étais président de la Société de laiterie ; On s'était trouvé empoisonné lors d'une mise de lait. Le Syndic avait un neveu qui venait de finir son apprentissage de laitier. Naturellement, il avait envie de caser le garçon de nos côtés, mais celui-ci n'y tenait pas plus que ça : il avait l'idée de voyager ; seulement, il n'osait pas trop contrarier son oncle qui était riche, sans héritier, et déjà sur l'âge. Et puis, il y avait encore notre laitier en charge qui avait vu d'assez mauvais œil ce concurrent appuyé par les autorités et qui faisait le dégoûté, histoire de ne pas passer pour laissé pour compte si les choses tournaient mal pour lui...

Justin clarifia la situation :

— Si je comprends bien : il y avait le neveu du Syndic qui avait l'air d'en avoir envie mais qui n'en voulait rien, et il y avait votre laitier qui en avait envie, mais sans en avoir l'air, de votre lait !

— Parfaitement ! Vous saisissez !

— Alors ?

— Alors ? Nous, bien sûr, on ignorait les dessous de l'affaire ; on tablait sur les intentions des concurrents, et on aurait aimé arranger les choses à l'amiable, comme on le fait toutes les fois qu'on le peut. J'ai convoqué le comité et les deux laitiers, ici même, une heure avant la mise, sous prétexte de prendre contact... D'abord, les deux lurons se regardaient comme chien et chat ; notre laitier, c'était un Bernois pur sang, vous vous rappelez, le meilleur des hommes, mais avec les coins pas encore arrondis... Première tournée, au guillon ; personne ne soufflait mot. A

la seconde, là, au tonneau de « vieux », on se met à parler de choses et d'autres, mais en évitant soigneusement le sujet épineux. Alors, je débouche une bouteille, histoire d'orienter les esprits. Notre Bernois, qui supportait apparemment mieux le petit lait que notre petit vin blanc, lance dans un soupir : « Ach ! Quel tom-mage de quitter ce beau Waadtland ! » C'était le fin moment : on pouvait opérer ! Tout doucement j'ai amené le sujet sur le tapis en posant des questions qui n'avaient l'air de rien. Dix minutes après, on savait tous les sentiments réels du Bernois comme ceux du neveu au syndic qui, même, nous en raconta plus qu'on ne lui demandait et qui mêlait une affaire de cœur à celle de sa fromagerie... Le terrain ainsi déblayé, il fut facile de régler le cas à la satisfaction de tous ; mais dame ! faut reconnaître ce qui est, sans

notre sérum de vérité, Dieu sait dans quel guêpier on allait se fourvoyer les uns et les autres ! Tu vois, Justin, ton penthotal, on avait ça depuis longtemps, mais on ne s'en vantait pas ! Et puis, avec nous, pas besoin de piqûre...

Justin riait doucement, un peu jaune, vexé de voir ses propos scientifiques mis en échec par la vieille malice populaire. Et la conclusion, ce fut le député qui la trouva :

— C'est un fait, Henri, que si tous les procès, toutes les conférences de la paix, toutes les séances où l'on s'empoigne, se déroulaient dans une cave comme la tienne, la vie du monde se trouverait bien simplifiée, et l'on pourrait affecter une importante main d'œuvre à la production de ce sérum de vérité sans pareil qu'est le joli vin de nos coteaux.

## Cette carlette...

*Ça n'a l'air de rien, une carlette. On en voit tant chez nous. Sur la tête d'un authentique armailli, plantée de guingois sur l'occiput, un peu délavée par les pluies et jaunie par le soleil, elle est le complément indispensable du costume.*

*Et puis, on l'a lancée dans le commerce. Les bazars-souvenirs en vendent des quantités, on leur affuble un troupelet de vaches découpées dans de la toile cirée, un bouquet d'edelweisses, de rhododendrons ou de gentianes parce que ça fait montagne... Et la carlette, munie d'un cordon élastique, coiffe des têtes enfantines et représente, pour l'étranger, un souvenir de Suisse.*

*Car la Suisse sera toujours, quoiqu'on puisse dire, le pays des vaches, des armaillis, de Guillaume-Tell et des chalets de bois sculpté.*

*J'ai vu une carlette un jour en Hollande, dans un corridor, où s'alignaient des sabots. Je l'ai regardée avec émotion, je l'avoue. Elle avait un petit air dépaysé. Un enfant m'a expliqué : « C'est un chapeau suisse ! »*

*Car c'est ainsi que s'écrit l'histoire. Et le jour où il me plaira de me promener en sabots, je pourrai à mon tour avouer : « Ce sont des souliers hollandais ! ».*

M. Matter.



Les collectionneurs ont intérêt à se mettre en relation avec une maison vaudoise de confiance, fondée en 1910

**Ed. S. ESTOPPEY**  
Rue de Bourg 10, LAUSANNE  
Paie de bons prix pour anciens timbres de 1840-1860

## CHEMISERIE LANG

**A LA VILLE DE NAPLES**

Articles de qualité pr Messieurs

Spécialiste de la **CRAVATE ÉLÉGANTE**

Angle Bel-Air—Mauborget — Téléphone 3 53 47